

Legros, N.
Le calcul de la vie

Legros.

Le calcul de la vie.

1804.

LE
CALCUL DE LA VIE,

OU

LE BON ET LE MAUVAIS VALET;

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE;

Par M. LEGROS, Auteur de la Fausse-Correspondance et des Suppléans, comédies.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte S. Martin, (ci-devant le Grand Opéra,) *le* 8 *Brumaire, an XI de la République Française.*

On ne doit envisager le terme de la vie, que pour en employer utilement la durée.
BLAINVAL, Scène XXX, et dernière.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, No. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BLAINVAL.	*Adnet.*
CÉCILE, jeune veuve.	*Mad. Renand.*
GASPARD, vieux domestique de Blainval.	*Rousseau.*
LAFLEUR, domestique de Blainval.	*Bignon.*
LISETTE, femme-de-chambre de Cécile.	*Mle. Lefournier.*
JOSEPH, portier.	*Parisot.*
Un NOTAIRE.	*Labouret.*

La Scène se passe, à Paris, dans une maison commune à Blainval et à Cécile.

Le Théâtre représente un salon. On voit, sur l'avant-scène, la porte d'un Cabinet.

LE CALCUL DE LA VIE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE NOTAIRE, GASPARD.

LE NOTAIRE, *tenant un sac d'argent.*

SOYEZ parfaitement tranquille. Cette somme va être réunie à celles que je conserve.

GASPARD.

Evitons d'être surpris; mon maître pourrait concevoir des doutes et me faire des questions qui m'embarasseraient extrêmement; je crains surtout l'espionnage de ce Lafleur, ce nouveau domestique que mon maître....

LE NOTAIRE.

Je ne suis pas connu.

GASPARD.

Oh! que cet argent va nous rendre heureux! Vous jouirez assurément, autant que moi, du succès de mon entreprise.

LE NOTAIRE.

La somme entière est devenue considérable. C'est ainsi qu'avec de la persévérance et un plan sagement combiné, on arrive au terme de ses vœux.

GASPARD.

Surtout lorsqu'on y met notre profonde discrétion. (*Il montre de l'inquiètude*). Mon dieu! j'appréhende toujours... Cachez bien cet argent.

LE NOTAIRE.

Personne ne vient.

GASPARD.

Vous allez sortir par la petite porte du jardin : Nous échapperons par cette précaution aux regards curieux des autres doméstiques. Pardonnez-moi si je vous ai déplacé; vous concevez qu'en pareille occurence, je ne pouvais me fier à un tiers.

LE NOTAIRE.

C'eut été commettre une imprudence. Vous viendrez signer l'acte de dépôt.

GASPARD.

Je ne vous promets pas de pouvoir m'absenter aujourd'hui; mais je ferai mon possible....

LE NOTAIRE.

C'est une formalité qui ne doit point éprouver de retard.

GASPARD.

Je crois entendre mon maitre. Sortez promptement. (*Le Notaire sort par une porte latérale*).

SCENE II.

GASPARD, BLAINVAL.

GASPARD.

MONSIEUR, selon l'usage, je me présente pour recevoir les cinquante francs destinés, par jour, aux dépenses de votre table.

BLAINVAL.

Vous êtes un fripon. Je vous chasse.

GASPARD.

Quai-je fait, monsieur ? Je n'ai point dépassé vos ordres; ils portent que, chaque jour, je dépenserai cinquante francs, et je m'y suis conformé.

BLAINVAL.

Vous ne pouviez me compter plus; mais vous avez dépensé moins. J'ai recueilli, par les soins de Lafleur, les notes et les mémoires des marchands qui vous ont fourni. Il en résulte que vous n'avez dépensé que la moitié, tout au plus, des fonds que je vous ai remis.

GASPARD.

Il est une infinité de dépenses journalières et de détails...

BLAINVAL.

Ne cherchez pas à vous justifier.

GASPARD.

Rappelez-vous le zèle que j'ai mis à servir monsieur votre père; il m'a recommandé à votre bienveillance avant que de mourir. Sa justice, sa bonté ne m'ont jamais outragé.

BLAINVAL.

Cet air hypocrite ne me persuade plus.

GASPARD.

Vos soupçons me déchirent l'ame. Je ne puis en supporter le poids accablant : ce Lafleur...

BLAINVAL.

Il a ma confiance et la mérite; allez-vous le calomnier.

GASPARD.

Je vais vous déclarer.....

BLAINVAL.

Je ne veux rien entendre.

GASPARD.

Mon cher maitre....

BLAINVAL.

Encore une fois, je vous chasse; point de replique.

GASPARD.

Daignez au moins.....

BLAINVAL.

Sortez.

GASPARD.

Vous connaitrez...

BLAINVAL.

Sortez, vous dis-je, et n'excitez point davantage mon indignation. (*Gaspard se soumet à la volonté de son maitre, et sort par la même porte que celle où il a fait passer le notaire*).

SCENE III.

BLAINVAL, *il sassied.*

J'AVAIS vingt ans quand je commençai à croire que je mourrais de la pulmonie à trente, et que je ne devais plus compter que sur dix années d'existence. Je possédais alors trois cent soixante mille francs espèces : voulant couler paisiblement les dix dernières années de ma vie, et m'affranchir de toute inquiètude, principalement de celle que donnent les placemens de fonds; je divisai ma fortune en dix portions égales : chaque portion m'a offert, pour l'année trente six mille francs; par mois trois mille et par jour cent francs, dont moitié fut employée à mes dépences de table, l'autre moitié à mes plaisirs. Neuf années onze mois vingt-neuf jours se sont écoulés; c'est demain le trentième, les dix années expirent; je ne possède plus que cent francs; je jouis de la meilleure santé, et après-demain je n'aurai ni cinquante francs à employer à mes plaisirs, ni cinquante francs pour vivre. Ah, maudit médecin! et toi misérable domestique... Mes amis je l'espère viendront à mon secours; je leur ai écrit différentes lettres dont j'attends les réponses. Elles contiendront je n'en doute pas, des offres consolantes. Mais si mon espoir allait être trompé! si mon infortune n'obtenait qu'une froide pitié..... Ah! chassons cette idée; croyons à la sincére amitié; l'amour me présente aussi un doux avenir. Cécile! femme intéressante que je n'ai jamais cessé d'adorer. Un tendre regard de vous seule soutiendrait mon courage; l'indigence ne m'épouventerait plus; le travail d'ailleurs m'offrirait ses resources légitimes. Oui, mais..... quel état, quel art, quel profession méchanique puis-je même

embrasser? O! sage et sublime Rousseau, elle est bien vraie cette maxime consacrée dans ton Emile! un métier, un métier à chaque enfant : cette richesse-là seule se conserve, les autres s'évanouissent.

SCENE IV.

BLAINVAL, LAFLEUR.

LAFLEUR.

MONSIEUR, en qualité de successeur de Gaspard, je viens prendre vos ordres. Soyez assuré que la plus scrupuleuse délicatesse dans l'emploi des fonds que vous me remettrez chaque jour...

BLAINVAL.

Je reviens à l'instant. (*il sort.*)

SCÈNE V.

LAFLEUR.

IL va chercher les fonds. Heureux la Fleur! fortunée Lisette! j'ai déja réglé mon petit calcul; facilement j'entretiendrai la table de mon maitre avec vingt-cinq francs par jour. Il en donne cinquante : la moitié me restera; ce qui fera par mois sept cent cinquante francs, par an neuf mille francs de bénifice. Lisette en gagne six sur les dépenses de sa maitresse, c'est se borner, car elle est chargée de l'office et de la toilette : neuf et six font quinze mille francs. Cinq années de service nous donneront soixante-quinze mille francs; et cinq mille francs à quoi l'on peut aproximativement évaluer les petits profits accidentels, ce sera en tout, quatre-vingt mille francs; avec cette somme je me monte une maison fastueuse. Mon origine se perd à la faveur d'un changement de nom et de domicile; libéral, on vante mon âme et sa sensibilité; gracieux on loue mon éducation, les hommes me flattent, les femmes cèdent, et les marchands me font crédit.

SCÈNE VI.

LAFLEUR, LISETTE.

LISETTE.

IL est parti.

LAFLEUR.

Oui, le timoré Gaspard.

LISETTE.

Oui.

LAFLEUR.

Il a sçu faire partir les espèces d'avance. Quelle somme !.... Depuis le tems !.... s'il eut voulu, il serait resté : je ne lui demandais que de faire ensemble de compte à demi : je crois que l'on ne peut pas y mettre plus de procédés : tu vois que je m'y entends : l'esprit de ressource est le mien ; je me suis dit : voila un coquin : je ne veux pas qu'il soit honnête homme, mais je veux qu'il me fasse entrer pour moitié dans ses bénifices ou je le perds : pour cela j'ai sçu avec adresse, retirer, au nom de mon maître, des notes des divers marchands ; et avec ces pièces, je suis parvenu à écarter mons Gaspard. C'est sa faute : ceux qui font des affaires, vois-tu, doivent toujours se préparer à des sacrifices, souviens-toi de ce principe immuable : Pour recueillir, semez.

LISETTE.

Mais, tu en parles comme si tu n'avais jamais fait que ce métier-là.

LAFLEUR.

Je m'en suis mêlé dans le tems où beaucoup d'autres qui ne valaient pas mieux que moi s'en sont avisés. Amsterdam, Londres, Cadix, m'ont successivement vu faire la hausse et la baisse : toutes les valeurs imaginables me passaient par les mains ; mais dans une opération majeure, un associé manqua envers moi de délicatesse : il disparut et je fus ruiné : je ne perdis point courage : je repris mon premier métier, et voulus m'attacher à un maître, dont l'insouciance me mit à même de former un petit capital avec lequel je pusse reprendre quelqu'autre genre d'affaire.

LISETTE.

Ainsi, tu te flattes de me faire bientôt parcourir la carrière de la prospérité ?

LAFLEUR.

Dans cinq années on parlera de toi. Tu seras la femme du jour : tu donneras le ton, les graces, les manières. On te citera pour la mode ; on te suivra dans les promenades : la foule empressée autour de toi, présentera un flux et reflux : au spectacle, les yeux, les lorgnettes se dirigeront vers toi : la bourgeoise jalouse se damnera de ne pouvoir t'imiter, et en rendra le soir même, son époux plus malheureux : la jeune innocente, pressée par l'éguillon de la coquetterie et te couvrant de ses regards avides, ouvrira son cœur aux attraits de la séduction, au désir de plaire, et commencera à trouver pesant le joug d'une mère surveillante : enfin, les marchands d'estampes vendront ta caricature ; juge !....

LISETTE.

Il faudra nous marier.

LAFLEUR.

Rien ne nous y obligera. Il suffira de passer pour l'être.

LISETTE.

Mais, la pudeur... le sentiment de soi-même....

LAFLEUR.

Si tu donnes dans ces vieux principes renonce à te faire une célébrité. Ta maitresse est-elle mariée ?

LISETTE.

Non, aussi n'a-t-elle aucun lien....

LAFLEUR.

Allons tais-toi : mon maître... tiens je ne puis croire à ce que tu m'as dit, jeunes tous deux; voisins, habitant sous le même toit; sans aucun attachement connu, tu voudrais....

LISETTE.

Le caractère de ma maitresse depuis son veuvage est d'être coquette, d'aimer la dissipation, la parure; de recevoir des hommages, de faire naître des soupirs, et de n'avoir aucune affection. Son cœur n'éprouve rien ; son âme est froide ; c'est une statue, une idole qui reçoit l'encens de tout le monde, promet le bonheur et ne le répand pas.

LAFLEUR.

L'encens de mon maître touchera la divinité.

LISETTE.

Ton maître ne t'est pas encore parfaitement connu : nouvellement à son service, tu ignores la chimère dont il s'est toujours bercé. Ecoute : faible et débile à l'âge de vingt ans, les médecins qui fondaient leurs profits sur la durée de leurs visites, lui ont persuadé qu'il était atteint de la pulmonie; l'ont nourri de juleps, de loks, de fondans, de cressons, de farineux; enfin l'ont obligé, pendant long-tems, à faire son boudoir d'une étable, et à humer les suaves émanations d'un troupeau de nourrices ruminantes. Plus on voulait le guérir plus on le rendait malade. Son imagination séteignit, sa raison s'affaiblit, et, entr'autres régimes prétendus nécessaires, on lui ordonna le célibat. Le flambeau de l'hymen, selon ces doctes Esculapes, devait dès le lendemain éclairer sa pompe funèbre; il le crut, jura d'observer la condition imposée, et vécut constamment jusqu'à ce jour en commandant à ses sens, et tenant rigueur aux attaques de deux beaux yeux.

LAFLEUR.

Tant mieux. Il ne faut pas qu'il se marie.

LISETTE.

Pourquoi ?

LAFLEUR.

Deux ménages séparés nous seront plus profitables.

LISETTE.

Ma maitresse vient ici : quel motif peut l'avoir engagée à une démarche.... chez ton maître ! à cette heure !....

LAFLEUR.

Tu le vois.

LISETTE.

M'aurait-elle fait un mystère.....

LAFLEUR.

Je te le disais bien.

LISETTE.

Observons.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, CECILE, *l'air abattu.*

CECILE.

MONSIEUR Blainval est-il visible ?

LAFLEUR.

Madame demande à lui parler.

CECILE.

Oui, j'ai besoin d'avoir avec votre maître un entretien.

LAFLEUR.

Je vais, madame, aller l'informer que vous êtes dans ce salon. (*bas à Lisette.*) Tâche de découvrir le motif...

LISETTE, *bas à Lafleur.*

C'est à quoi je réfléchis. (*Lafleur sort*).

SCENE VIII.

CECILE, LISETTE.

LISETTE.

VOUS paraissez triste, madame ?

CECILE.

Je n'ai pas l'esprit tranquille.

LISETTE.

Vous, dont les jours, depuis que vous êtes libre, sont marqués par les plaisirs, l'enjouement, et les douceurs de l'indépendance....

CECILE.

Le bonheur que procure une légéreté de caractère n'est

pas long-tems durable : qui jouit sans mesure, dissipe, en peu d'instans, les faveurs de la vie.

LISETTE, *à part.*

Quel langage! je ne la reconnais plus. (*haut.*) Vous m'inquiettez, madame : que vous serait-il arrivé ?

CÉCILE.

Ce que j'aurais dû prévoir.

LISETTE, *à part.*

Voilà des simptômes de sagesse qui peuvent nuire aux projets de Lafleur. Sachons ce que c'est. (*haut*). Lisette a toujours été honorée de votre confiance. Vos plaisirs lui ont été connus, ignorera-t-elle vos peines, dites-m'en le sujet.

CÉCILE, *avec une fermeté froide.*

Nous ne confions à nos domestiques que ce que nous voulons bien qu'ils sachent. N'insistez pas. Vous ne saurez rien, et me déplairiez.

LISETTE.

Votre état de veuve vous devient peut-être à charge : vous aimez ?

CÉCILE.

Sortez.

LISETTE.

Redoutez des chaînes.....

CÉCILE.

Je vous ai commandé de sortir. (*Lisette sort.*)

SCÈNE IX.

CÉCILE, *seule.*

LE désordre de ma fortune est avéré : ce qui me reste suffira à peine pour acquitter mes dettes. Quelle va être ma destinée ! j'ai joui du fracas de la vaine gloire des sociétés, et n'ai jamais rencontré le bonheur. Des hommes ayant pour tout mérite la folie à la mode, flattaient mes goûts et m'ont perdue : pourquoi n'ai-je pas fait choix d'un ami, d'un nouvel époux, qui me détournât de l'abîme où je me vois entraînée : mon cœur le demandait, mais ma tête m'en éloignait : Blainval était celui auquel j'aurais confié mon sort ; aujourd'hui, consentirait-il à contracter un hymen par lui tant désiré ; voudra-t-il former une union plus nécessaire encore à mon âme qu'à ma fortune ? ne pensera-t-il pas que la honte seule de l'indigence m'a conduite à lui offrir ma main ? n'importe, je lui déclarerai ma situation. Oui, elle le touchera ; il connaîtra, en même tems, la tendresse que je n'ai pas cessé de lui conserver : il se pourra enfin que je doive le terme de mes maux

à sa générosité délicate, à son opulence : il devra son bonheur à mon amour et à ma reconnaissance.

SCÈNE X.

CÉCILE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

MADAME, j'ai inutilement cherché mon maître. Je ne le trouve pas. Il sera sans doute sorti.

CÉCILE.

Vous penserez à m'avertir aussitôt qu'il sera de retour.

(*Elle sort.*)

LAFLEUR.

Oui, madame.

SCENE XI.

LAFLEUR, *seul.*

JE m'en garderai bien. Sachons auparavant qu'elles sont ses intentions. Une intimité à la mode.... J'y consens : mes intérêts ne peuvent qu'y trouver une amélioration : un lien sérieux... Non, la maîtresse fait dépenser, l'épouse prêche l'économie. Lisette aura probablement pénétré dans le secret. Allons la trouver. (*il sort.*)

SCÈNE XII.

BLAINVAL, *ayant plusieurs lettres décachetées à la main.*

PERFIDES amis! ingrats! tant que ma maison vous a offert la joie et l'abondance : vous êtes accourus ; vous m'accabliez de protestations d'amitié, d'offres de services ; maintenant vous m'abandonnez, vous m'adressez des vœux stériles. Je ne vous importunerai plus! Il y a dix ans que je fixai moi-même le terme de ma vie : je me suis donc attendu à mourir, je mourrai : d'ailleurs, puis-je jamais me flatter que la seule femme qui m'eût fait chérir l'existence, reçoive mes vœux : son éloignement pour un second hymen ne s'est-il pas assez manifesté. Ah! Cécile! cette idée, plus encore que le dénuement où je suis tombé, m'accable! à la vérité, les avis d'un docteur peu éclairé, ont, en quelque sorte, prévalu, dans le temps, sur le tendre penchant que vous aviez fait naître en moi ; mais plus encouragé, j'aurais néanmoins persisté.... Tentons aujour-

d'hui un nouvel aveu. Peut-être.... Oui, ôsons lui demander sa main, que dis-je! ma situation déplorable...... Qu'importe, entrons dans mon cabinet, et préparons, sur-le-champ, une lettre pour Cécile. (*Il entre dans le cabinet*).

SCENE XIII.

LAFLEUR.

CETTE étourdie de Lisette.... Où est-elle! je ne la trouve nulle part. Le temps presse : si mon maître rencontre Cécile, les articles du mariage peuvent se régler; hé! que produiront ensuite nos efforts! le premier trait lancé par une femme, adroite et jolie, est si dangéreux! (*on sonne.*) Mon maître a besoin de moi : voyons ce qu'il a à m'annoncer. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE XIV.

LISETTE, *une lettre à la main, et réfléchissant.*

CETTE missive m'occupe : elle est de ma maitresse à monsieur Blainval : on le cherche; on est pressée; on lui écrit; on dissimule avec moi : qu'est-ce que cette conduite annonce! les soins d'une soubrette consistent ordinairement à travailler à faire réussir un mariage; les miens, au contraire, vont au-devant de tout ce qui peut détruire celui projetté entre ma maitresse et monsieur Blainval. Lafleur a raison, nous n'y gagnerions pas.

SCÈNE XV.

LISETTE, LAFLEUR, *une lettre à la main.*

LISETTE.

VIENS, mon mentor; viens éclairer ton élève; nos intérêts sont menacés : les deux ménages voudraient n'en faire qu'un. Ma maitresse soupire; elle oublie sa toilette; elle ne pense plus à plaire; elle renvoie ses visites; ton maître seul l'occupe : elle lui a écrit, et tu vois le courrier d'Amathonte, qui porte la lettre.

LAFLEUR.

Quel rapport dans nos deux situations! j'allais au-devant de toi : tu es la Minerve dont la sagesse va fixer ma pensée flottante; comme toi, je trembles pour nos bénéfices. Mon maître se réforme, cela est sûr; ta maitresse l'a attendri, et voici une lettre qu'il m'a chargé de lui remettre.

LISETTE.

Que peut-il lui écrire !

LAFLEUR.

Que peut-elle lui mander !

LISETTE.

Ma maitresse, pâle; l'œil obscurci par des larmes qu'elle s'efforçait de tarir; la voix éteinte; la marche chancelante; m'a donné ce billet, et m'a dit : (*elle imite l'accent douloureux de sa maitresse.*) remettez-le à lui-même, Lisette, non à d'autres, et rapportez-le moi s'il n'y est pas.

LAFLEUR.

Mon maître, à-la-fois troublé, rassuré, riant, soupirant, m'a recommandé la même attention à l'égard de ta maitresse : (*il imite l'accent triste de son maître.*) ayez soin, Lafleur, m'a-t-il dit, de ne pas la remettre en d'autres mains.

LISETTE.

Cela est bien étrange !

LAFLEUR.

Ce changement est survenu comme un coup de foudre !

LISETTE.

Le motif en doit être sérieux, car ma maitresse a refusé son chocolat.

LAFLEUR.

Mon maître se livre à la diète : il se tient le front.

LISETTE.

Ma maitresse demeure dans la même attitude.

LAFLEUR.

Il pense.

LISETTE.

Elle réfléchit.

LAFLEUR.

Resterons-nous, à leur exemple, combattus par l'incertitude! écoute : mon maître, enfoncé dans ses idées, et relégué au fond de son cabinet, nous laisse ici le temps de nous concerter ; ainsi, sans désemparer, prenons un parti.

LISETTE.

Lequel ?

LAFLEUR.

Voyons ce qu'ils s'écrivent.

LISETTE.

Ces lettres sont cachetées.

LAFLEUR.

Le cachet de la mienne est tout frais.

LISETTE.

Celui-ci est encore humide.

LAFLEUR.

Ouvre! nous remettrons facilement ces deux lettres dans leur premier état.

LISETTE.

Arrête! ma conscience me dit que nous faisons mal.

LAFLEUR.

Encore une fois, je te le répète : bannis les scrupules, ou renonce à la fortune.

LISETTE.

Violer le secret des lettres....

LAFLEUR.

C'est ce qu'il y a de mieux à faire pour apprendre ce que l'on veut savoir; d'ailleurs, ne sommes-nous pas les confidens nés de nos maîtres : pourquoi méconnaissent-ils nos droits? allons! allons! ouvre.

LISETTE.

Ecoute, pour ménager ma délicatesse et la tienne, j'entrevois un moyen : tu dois fidélité à ton maître, et ne t'es engagé à rien envers ma maîtresse; je me trouve dans le même cas à l'égard de monsieur Blainval, je ne lui ai rien promis, et ma maitresse a reçu mes sermens; prends cette lettre, donne-moi la tienne; ouvre de ton côté, j'ouvrirai du mien.

LAFLEUR.

Divin! c'est ainsi que les êtres supérieurs savent concilier la nécessité avec leur conscience. (*il lui donne la lettre.*) Ouvre.

LISETTE.

A toi.

LAFLEUR.

Commence : je doute de ton courage.

LISETTE.

Le tien balance.

LAFLEUR.

Le mien.... il est à l'épreuve; ouvre.

LISETTE.

Après toi.

LAFLEUR, *ouvre la lettre.*

Oh! voilà bien des façons.

LISETTE, *ouvre la lettre.*

Aie! le pain à cacheter vient de s'enlever de lui-même.

LAFLEUR.

Charmant! je reconnais-là les femmes; elles ont toujours l'excuse à côté du mal.

LISETTE.

Vous me blamez! je reconnais-là les hommes, ils nous entraînent vers le mal, et nous le reprochent ensuite.

LAFLEUR.

Je plaisante; lisons, que vois-je! mes yeux....

LISETTE, *lisant.*

Je ne me trompe pas.

LAFLEUR.

Ma pauvre Lisette! ta maitresse est ruinée, et parle de mariage.

LISETTE.

Mon pauvre Lafleur, ton maître n'a plus le sol, et il invoque l'hymen.

LAFLEUR.

Est-il vrai?

LISETTE, *lui rend la lettre.*

Vois ce qu'il écrit à ma maitresse.

LAFLEUR, *lui donnant la lettre.*

Vois ce que ta maitresse luï annonce : (*après avoir lu.*) ô revers inattendu! mes projets, ma maison, mes laquais, mes quatre-vingt mille francs, que devenez vous?

LISETTE.

Brillante destinée! dont la lueur commençait à naître pour moi, vous fuyez au loin, et ne me laissez plus qu'une épaisse obscurité.

LAFLEUR.

Ne nous décourageons pas : près du naufrage, sauvons quelques débris. Rends-toi auprès de ta maitresse; prétexte.... tout ce qui te viendra à l'esprit pour obtenir tes gages; moi, je vais aller réclamer les miens.

LISETTE.

Hé, ces deux lettres?

LAFLEUR.

Ne les remettons pas; évitons d'amener entre ta maitresse et mon maitre une explication qui nuirait à nos derniers arrangemens.

LISETTE.

Mais il faut rendre réponse; sinon, l'inquiètude, les soupçons...

LAFLEUR.

Hé! bien... vas dire à ta maitresse que M. Blainval a lu sa lettre avec émotion, qu'il la prie de recevoir l'assurance de son entier dévouement et qu'il va s'occuper d'une réponse conforme à ses desirs. Je vais aller, moi, tenir le même langage à mon maitre, et pendant que nos deux futurs vivront d'espérance et attendront l'un de l'autre une réponse qui fixe leur destinée, nous recueillerons à loisir et nos profits acquis, et nos gages échus. Maintenant puisqu'ils sont ruinés, ils peuvent se marier, nous ne nous y opposons plus. Allons, vas jouer ton rôle auprès de ta maitresse. Je vais ici m'acquitter du mien.

SCÈNE XVI.

LAFLEUR.

Ah! fortune! fortune! Femelle capricieuse; courrai-je toujours après toi sans pouvoir t'atteindre : tu fatigues ma persévérance. (*appercevant Joseph*). Que demandes-tu ?

SCENE XVII.

LAFLEUR, JOSEPH, *une lettre à la main.*

JOSEPH.

Je vous apporte cette lettre que le facteur de la poste vient de me remettre pour vous.

LAFLEUR.

Donne, et retourne à ta loge.

JOSEPH.

Ta loge !... Il est civil comme un laquais heureux.

LAFLEUR.

Tu raisonnes.

JOSEPH.

Moi, je n'ai garde ; un portier doit être muet et vous plaire : la disgrace du pauvre Gaspard.

LAFLEUR.

Fais-en ton profit. (*Joseph sort*).

SCENE XVIII.

LAFLEUR.

Voyons cette lettre : elle est de Gripe-Sou, mon ancien associé ; le corsaire ! sa conscience aurait-elle parlé, et viendrait-il enfin à restitution : lisons. Mon cher Gripe-tournois, c'était mon nom de commerce. » Une raison de justice et » que je ne peux confier au papier, ma forcé dans le temps » à me séparer de toi nuitamment : cette fugue, nécessitée » par la prudence aura pu te faire soupçonner ma déli- » catesse, mais je n'ai songé depuis qu'à faire honneur à » mes engagemens. Rends-toi, aussi-tôt la présente reçue, » dans la maison où nous nous sommes réunis la première » fois : une nouvelle fortune que je veux partager avec toi » m'y attend. Nous aurons besoin aussi d'une femme » adroite, assez jolie, possédant le jargon de la table verte, » et sachant, à propos, soufler le feu de la bouillotte et du » trente et quarante : si tu connais une pareille femme,

» amène-là. » Parbleu ! elle est toute trouvée. Lisette... Allons, Lafleur, reprend courage, la fortune ne t'a pas encore abandonnée : l'espoir que tu perds d'un côté, de l'autre tu le retrouves. Voici mon maitre. commençons par me liquider avec lui, et achevons mon rôle.

SCENE XIX.

LAFLEUR, BLAINVAL.

BLAINVAL

Hé bien ! Lafleur, as-tu trouvé Cécile ? Ma lettre...

LAFLEUR.

Dans ses jolies mains lui a été fidèlement remise.

BLAINVAL

Sa réponse. ?

LAFLEUR.

Sans l'avoir écrite, elle en a, je le gagerais, pensé une qui vous est favorable.

BLAINVAL.

Tu ignores ce que je lui demandais.

LAFLEUR.

On peut l'ignorer et s'en douter. Quand un homme écrit à une jolie femme, il lui est difficile de conserver dans son style cette réserve observée rigoureusement dans le discours. N'est-il pas vrai, monsieur, que fatigué du célibat, vous faisiez à Cécile la peinture touchante des douceurs d'un hymen formé par la raison, nourri par l'estime, et bercé quelquefois par l'amour.

BLAINVAL.

Tu ne t'éloignes pas beaucoup de la vérité.

LAFLEUR.

Je suis pénétrant.

BLAINVAL.

Dès-lors, tu auras remarqué l'impression que la lecture de mon billet a pu faire sur l'esprit de Cécile.

LAFLEUR.

C'est de ce point précisément que j'allais vous entretenir; (*à part*). mentons avec intrépidité. (*haut*). J'entre, je salue respectueusement et j'approche. On avait un livre à la main ; livre de morale ou de physique, il n'importe. C'est toi Lafleur, m'a t'on dit d'une voix gracieuse : cet accueil doux, accordé au messager, devenait le garant de celui que l'on ferait au message. Je livrai la lettre ; je me retirai à quelques pas de distance et j'observai : d'abord, embarras quand on se sentit le billet dans les mains, puis scrupule pour en rompre le cachet; ensuite empressement à le lire; étonnement, surprise, résolution...

BLAINVAL.

Hé! qui t'assure que cette résolution fut à mon avantage? Enfin quelle a été sa réponse verbale?

LAFLEUR.

La voici : d'abord on a voulu l'écrire, mais assise à son secrétaire; rien de ce qu'elle cherchait ne s'offrait à sa vue, la plume était égarée, l'encre tarie, le canif dentelé, le papier trop dur; son visage était animé par la pudeur, sa poitrine oppressée se soulevait avec effort, ses yeux devenaient humides...

BLAINVAL.

Elle s'est attendrie! en es-tu bien sûr?

LAFLEUR.

Je me connais, monsieur, en beaux yeux qui pleurent. Enfin dans ce combat de sensibilité et de modestie; j'ai vu percer cette cause primordiale des sensations d'une femme : l'amour, et une tendre pitié. On partageait le mal que vous éprouviez.

BLAINVAL, *à part.*

Quel favorable augure pour moi.

LAFLEUR, *à part*

Tachons de l'amener à me payer mes gages.

BLAINVAL.

Achève.

LAFLEUR.

On avait oublié que j'étais là. On laisse échapper ces mots : mon cœur, ma vie, ma fortune sont à lui.

BLAINVAL, *avec transport.*

Son cœur, sa vie!

LAFLEUR.

Oui, monsieur, sa vie, son cœur! un cœur est fort joli, mais une fortune l'est bien davantage.

BLAINVAL.

Hé qu'a-t-elle ajouté encore?

LAFLEUR.

On se retourne, on m'apperçoit, on jette un cri, et balbutiant quelques mots qui se confondent et se perdent sur des lèvres d'incarnat; on parvient à me dire très-distinctement : Lafleur, annoncez à M. Blainval que j'ai lu sa lettre avec intérêt; que j'y répondrai, et qu'il ne tiendra pas à moi que ses vœux soient comblés.

BLAINVAL, *avec transport.*

Elle a dit cela?

LAFLEUR.

Elle a dit cela, foi d'honnête homme.

BLAINVAL.

O honheur inespéré! comment, Lafleur, reconnaître ton zèle!

LAFLEUR.

Ne me parlez pas, monsieur, de mettre un prix à mes bonnes actions; je vous les dois toutes, et je suis payé quand vous êtes satisfait. Seulement je vous prierais de me seconder dans une obligation sacrée que j'ai à remplir.

BLAINVAL.

Quelle est-elle ?

LAFLEUR.

Qui aime bien son maitre, aime bien son père; le mien est accablé sous le poids des années et des infirmités. Je suis son seul soutien; il attend mes secours; je vous demande, non pour moi, mais pour un vieillard vénérable, indigent, les gages qui me sont dus, et dont je vais lui faire envoi par la diligence.

BLAINVAL,

Quels sentimens! je porte moi-même, Lafleur, un respect trop profond à tous les devoirs que la nature impose, pour ne point m'empresser de te faciliter dans les secours que ton père réclame de ta tendresse; tiens, voici ma bourse; elle contient quelque chose au-delà de ce qui t'es dû. (*A part*). C'est tout ce que je possède; il ne me reste plus rien; mais Cécile m'aime et ce vieillard a des besoins.

LAFLEUR, *à part.*

J'ai réussi, je te tiens, mon argent.

BLAINVAL.

Aussi-tôt que la réponse de Cécile arrivera, ne perds pas une minute à me l'apporter.

LAFLEUR.

Reposez-vous sur moi.

BLAINVAL.

Je t'attends avec impatience. (*Il rentre dans son cabinet*).

SCENE XX.

LAFLEUR.

Quel malheur pourtant, qu'un homme comme celui-là soit ruiné; il a bon cœur, il est confiant; ce serait une mine d'or pour un domestique laborieux; mais la mine est épuisée, il faut aller sonder un autre terrein.

SCENE XXI.

LAFLEUR, LISETTE.

LAFLEUR.

C'est toi, Lisette? que viens-tu m'apprendre?

LISETTE.

Que ma maitresse est persuadée qu'elle va devenir

madame Blainval, et que par cette union son âme va être occupée et sa fortune réparée.

LAFLEUR

Mon maitre est convaincu que Cécile va le faire jouir et de sa main et de l'aisance qu'il croit qu'elle possède.

LISETTE.

Je lui ai dit qu'une réponse explicative allait bientôt lui parvenir.

LAFLEUR.

J'ai entretenu mon maitre du même espoir.

LISETTE.

Voici mes gages.

LAFLEUR.

Voilà les miens.

LISETTE.

Qu'as-tu fait de la lettre de Blainval?

LAFLEUR.

Je l'ai; et celle de Cécile?...

LISETTE.

Elle est dans ma poche. Leur en ferons-nous la remise?

LAFLEUR.

Non, non: je vais charger Joseph de cette commission; écoute: tu te souviens que je t'ai dit que l'esprit de resource était le mien; une nouvelle fortune m'est offerte; tu peux la partager: on a besoin de toi.

LISETTE.

Que veux-tu dire?

LAFLEUR.

Cette lettre t'en instruira. (*On fait du bruit dans le cabinet de Blainval*). Mon maitre revient, partons; et que l'amour, l'intrigue et l'audace nous conduisent sur les pas de l'aveugle déesse.

SCÈNE XXII.

BLAINVAL.

Lafleur, Lafleur; il n'y est plus; son rapport a été pour moi d'une si douce consolation, que je ne me lasserais point de l'entendre répéter; la réponse de Cécile tarde bien... Pourtant il ne faut ni effort d'esprit, ni charme d'imagination: Quatre lignes... deux mots... L'amour vrai, le bienfait que l'âme répand ne demandent point une éloquence vaine. Est-ce Gaspard qui m'eût jamais servi comme Lafleur? il était cependant le domestique de mon père, il m'a porté dans ses bras; c'est avec peine que j'ai vu ce malheureux se séparer de moi; quelle cupidité! ce n'est pas la chose considérée sous le rapport des bé-

néfices qu'il a faits qui excite mon indignation ; plus fidèle dans ses dépenses, je ne m'en trouverais pas aujourd'hui plus à mon aise, mais c'est le manque de confiance ; c'est ce calcul égoïste chez un homme que je regardais comme mon meilleur ami... N'y pensons plus, j'ai Lafleur pour m'en dédommager. Mettons-nous à cette table ; et commençons à tracer pour ma vie domestique, un plan tel que je n'aie plus à craindre de me voir surpris par l'indigence. (*Il écrit.*)

SCENE XXIII.

BLAINVAL, CÉCILE.

CÉCILE, *au fond du théâtre.*

IL est sans doute occupé à me répondre : approcherai-je?

BLAINVAL, *sans voir Cécile.*

Oui, touchante et généreuse Cécile, vous trouverez toujours en moi la douce complaisance, une humeur égale, un sentiment tendre, affectueux, que n'affaibliront jamais ni le temps ni les années. Si quelques nuages viennent s'étendre sur nos jours de bonheur, ils seront passagers ; la tempête ne leur succédera point.

CÉCILE, *à part.*

Qu'il est consolant d'entendre de telles expressions !

BLAINVAL.

L'ordre et l'économie règneront dans notre maison.

CÉCILE, *sans être entendue de Blainval.*

C'est pour moi qu'il s'imposera des privations.

BLAINVAL.

Qui ne sait point se borner n'a jamais su jouir; tout est relatif, et dans la proportion de ses facultés, le pauvre ainsi que l'homme riche, trouve dans ce monde sa portion de félicité. (*Appercevant Cécile*). Vous, madame.... quel heureux hazard, quel motif d'intérêt, pour moi seul, conduit ici vos pas ? Voisins depuis quelques années, nous nous sommes néanmoins tenus éloignés l'un de l'autre, et des visites fort rares...

CÉCILE.

On fini par sentir le besoin de se rapprocher.

BLAINVAL.

Les torts viennent de moi. J'ai négligé envers vous ces démarches que la politesse commande ; j'ai combattu le plus doux penchant, j'ai vécu en sauvage...

CÉCILE.

Dès-lors, tout artifice vous est étranger.

BLAINVAL.

Ah ! si par une franchise que n'a jamais souillée l'im-

posture, on peut espérer d'obtenir des droits à la bienveillance, à l'attachement, à la sensibilité d'une femme; que ne dois-je pas attendre, madame, de vos bontés.

CÉCILE.

Combien j'admire cette délicatesse de sentimens, ces procédés, ces ménagemens, qui vous feraient passer pour celui qui reçoit le bienfait, quand c'est vous qui le dispensez.

BLAINVAL.

Le bienfait en entier sera dû à vous seule.

CÉCILE.

Allons, monsieur Blainval, ce langage a pour objet, je le vois, de m'affranchir de toute déclaration pénible, c'est un procédé de plus auquel je suis sensible, et je crois devoir y répondre en allant moi-même au devant de tout ce qu'il est nécessaire de se confirmer mutuellement. J'ai entendu, tout-à-l'heure, sans le vouloir, quelques mots à mon égard; oui, notre existence s'écoulera dans les charmes d'une union sur laquelle je m'efforcerai à répandre des fleurs : vous aimez la musique, je la cultiverai : la lecture, le dessein, seront encore des occupations qui rempliront nos loisirs; ma toilette ne passera qu'après toutes les autres dépenses. Je donnerai pour vous de la simplicité, mais de la grace à mes vêtemens; c'est ce que l'on doit à son époux; le luxe est pour le monde, auquel on cherche à plaire, et je ne veux plus que m'en faire estimer.

BLAINVAL.

O paroles enchanteresses! Qu'il m'est doux de les entendre de votre bouche avant que de les avoir lues. Oui, intéressante Cécile, tout ce que l'on peut attendre d'amour et de reconnaissance, deviendra désormais l'hommage constant que je vous offrirai chaque jour de ma vie; vous la prolongez, je vous la dois, et vous la consacre; de quel prix se montre actuellement à mes yeux ce que j'étais sur le point de perdre? Cécile, par vous je renais au monde. J'allais le quitter, je m'y étais préparé; maintenant je le chéri en vous seule : vous êtes pour moi l'univers entier. Ah! quand le terme approchera où la nature cessera d'animer ce cœur que vous possédez, mon dernier soupir vous portera les regrets d'une séparation éternelle, et mes regards mourans irons se fixer sur vos traits; mon ame ne s'échappera point des lieux que vous habiterez, elle demeurera errante autour de vous, elle se mêlera à l'air que vous respirerez. Cécile!... mon épouse... ma bienfaitrice...

CÉCILE.

Vous exagérez, encore une fois, songez au sacrifice...

BLAINVAL.

J'en suis pénétré, il est grand, noble, généreux.

CÉCILE.

Permettez-moi de vous observer que vos idées me paraissent avoir quelque fois peu d'analogie avec le sujet qui devrait les faire naitre. Souvent elles se contredisent.

BLAINVAL.

C'est l'effet du trouble, du transport, de la joie qui m'animent.

CÉCILE.

Cette ardeur durera-t-elle toujours? le temps, les réflexions?...

BLAINVAL.

En pouvez-vous douter! après ce que vous faites.... Eh! que depuis long-tems mes vœux se seraient exprimés avec la même véhémence, si mon docteur, cet homme prétendu célèbre, n'était parvenu à me persuader que la pulmonie devait trancher mes jours, et que les tendres absences de raison auxquelles l'on s'expose avec une jolie femme, hâteraient mes adieux au monde.

CÉCILE.

Ainsi, la fortune.....

BLAINVAL.

Je n'y attache que le prix que lui donne la nécessité; ce que vous possédez suffira. ..

CÉCILE.

Dites donc ce qui vous appartient.

BLAINVAL.

Ce sera toujours votre propriété.

CÉCILE.

Non, c'est la vôtre.

BLAINVAL.

Je n'en veux point disposer; seulement je vous la conserverai.

CÉCILE.

Vos héritiers....

BLAINVAL.

N'y auront aucuns droits; les vôtres à juste titre...,

CÉCILE.

N'y peuvent rien prétendre.

BLAINVAL.

Mais nous élevons-là un combat de générosité dont il dépendra de nous seuls, je pense, de sortir bientôt avec une commune satisfaction : la contestation ne peut naître que relativement aux collatéraux; et je présume que des gages vivans de notre hymen renverront ces messieurs dans la branche la plus éloignée. Ah! c'est le vrai moyen d'écarter les ingrats.

CÉCILE.

Ne me privez pas de votre réponse, elle me sera chère, j'y lirai souvent ce que vous venez de m'exprimer.

BLAINVAL.

De quelle réponse voulez-vous parler ?

CÉCILE.

Celle que vous écriviez à l'instant, la réponse à la lettre que Lisette vous a remise : vous êtes instruit....

BLAINVAL.

Oui, par Lafleur, qui m'a assuré que vous aviez accueilli son message, et que bientôt vous me feriez parvenir votre réponse.

CÉCILE.

Je n'ai point reçu de message de votre part ; c'est vous qui avez reçu de moi une lettre que je vous ai envoyée par Lisette.

BLAINVAL.

Je vous fais serment que Lisette ne m'a rien remis en votre nom.

CÉCILE.

Nous ne nous entendons pas, expliquons-nous mieux ; d'abord, vous n'ignorez point le sujet de ma démarche.

BLAINVAL.

Je suis convaincu de tout ce que vous faites en ma faveur.

CÉCILE.

C'est outrer la politesse.

BLAINVAL.

Ah ! madame, c'est vous qui outrez la délicatesse.

CÉCILE.

Je ne sais ; mais il y a dans tout ceci, une sorte d'obscurité que nous ne pouvons pas pénétrer.

SCENE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, JOSEPH.

BLAINVAL.

QUE viens-tu faire en ce salon ?

JOSEPH.

Je viens dire, à monsieur et à madame, que Lafleur et Lisette viennent de prendre leur congé : ils se sont présentés à ma porte, m'ont demandé le cordon, m'ont remis ces deux lettres pour vous les apporter, et ont ajouté, en partant : dis, à nos maîtres, que nous cessons d'être à leur service. Adieu ; bon voyage, ai-je répondu.

BLAINVAL.

Quel étrange conduite ! par ces deux lettres, ils nous instruisent probablement du motif de leur départ précipité.

JOSEPH, *remettant les deux lettres.*

Voici (*à Blainval*) celle à votre adresse, et voici celle à l'adresse de madame. (*Il sort*).

SCENE XXV.

BLAINVAL, CÉCILE.

BLAINVAL, *à part.*

De Cécile!... c'est la réponse à ma lettre. (*Il décachette et lit*).

CÉCILE, *à part*

De Blainval! c'est la réponse que j'attendais. (*Elle décachette et lit.*)

BLAINVAL, *à part.*

Qu'ai-je lu !

CÉCILE, *à part.*

Je demeure anéantie.

BLAINVAL, *à part.*

Elle est ruinée!

CÉCILE, *à part*

Son sort est aussi affreux que le mien !

BLAINVAL, *à part*

Le voila éclairci ce sens obscur qui a régné pendant tout le cours de notre entretien. Elle n'avait point eu connaissance de ma lettre, Lafleur m'en a imposé.

CÉCILE, *à part.*

Lisette m'a abusée; l'entretien que nous venons d'avoir ensemble n'est plus équivoque; il ignore ma situation; quel aveu à lui faire ! laissons-le encore dans l'erreur ; j'ai besoin de me recueillir et de cacher mon trouble.

BLAINVAL, *à part.*

A quoi servirait maintenant de l'instruire de ma détresse, ayons l'air d'ignorer la sienne; ménageons sa sensibilité. (*haut.*) Hé bien ! madame, que vous annonce Lisette ?

CÉCILE.

Souffrez, monsieur, que j'aille la faire expliquer, je ne puis croire qu'elle m'ait quittée aussi brusquement; quelque mal entendu, sans doute.....

BLAINVAL.

Je vais également m'informer du motif qui a pu porter Lafleur....

CÉCILE.

Oui, nous nous reverrons ensuite. (*elle sort.*)

BLAINVAL.

J'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

SCÈNE XXVI.

BLAINVAL.

J'ÉCHAPPE à un éclaircissement bien douloureux : quelle méprise! c'en est fait! ma destinée est marquée ! quand on

est ruiné, abandonné de gens qui se disaient vos amis; quand l'objet que l'on aime éprouve le même sort; et que toutes les ressources, mêmes celles du travail nous sont enlevées : quand il faut choisir entre une industrie criminelle, la misère affreuse ou la mort, il n'y a point à balancer, déjà j'y étais préparé, (*il ouvre son secrétaire.*) ces pistolets.... Je ne laisse personne après moi, cette idée me fortifie. Ah! je le sens, ce courage qui me fait envisager avec calme la nuit éternelle du tombeau, m'abandonnerait bien vîte, si une épouse tendre, des enfans chéris, des parens affectueux, un ami seulement me tendait les bras, et demandait à partager ma situation : funeste inconvénient du célibat!... Mon père!... Que n'existez-vous!... Avant que de mourir, allons revoir son image, devant son tableau humilions nous, appaisons la nature, invoquons le ciel, et sur les traits vénérables de mon père, plaçons mon dernier soupir. (*Il va pour entrer dans son cabinet.*)

SCÈNE XXVII.

BLAINVAL, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

C'Est monsieur Blainval, que j'ai l'honneur de saluer?

BLAINVAL.

Lui-même, monsieur.

LE NOTAIRE.

Je suis notaire; j'ai à vous entretenir d'une affaire qui vous concerne : puis-je espérer de fixer votre attention.

BLAINVAL.

Expliquez-vous monsieur.

LE NOTAIRE.

Vous aviez à votre service un nommé Gaspard?

BLAINVAL.

Oui monsieur.

LE NOTAIRE.

Il a eu le malheur de perdre votre confiance.

BLAINVAL.

Cela est vrai, et vainement l'on tenterait d'interceder en sa faveur; il m'a trompé; où trouver de bons domestiques! un nommé Lafleur qui avait remplacé ce Gaspard n'a pas été plus fidèle.

LE NOTAIRE.

Pour celui-là, je vous annonce de la part du magistrat que soupçonné depuis long-tems, d'escroquerie, il vient d'être arrêté, ainsi qu'une femme qui l'accompagnait. Mais pour l'honnête Gaspard...

BLAINVAL.

Honnête!...

LE NOTAIRE.

Daignez m'écouter : Il y a environ dix ans, Gaspard vient me trouver, m'annonce que vous aviez fixé le terme de votre existence, et réglé, sur sa durée, l'emploi de votre fortune. A l'époque où vous comptiez quitter le monde, Gaspard vous y voyait plein de santé, mais dénué de ressources et en proie à l'indigence. Vous lui aviez prescrit de dépenser cinquante francs par jour pour votre table ; au lieu de cinquante il n'en dépensa que vingt-cinq, et des autres vingt-cinq francs, mis a part chaque jour, pendant les dix années, il a formé un capital qui réuni aux intérêts, donne aujourd'hui une somme totale de cent trente mille francs, que je suis prêt à vous compter.

BLAINVAL.

Est-ce une illusion! un prodige! un songe! quoi, monsieur, vous avez entre les mains cent trente mille francs qui m'appartiennent.

LE NOTAIRE.

Bien clairs et bien liquides. Voici l'acte des dépôts faits, chaque mois, par Gaspard; leur authencité ne permet pas de douter et de la vérité de ce que j'avance, et de la conduite pure et irréprochable de Gaspard.

BLAINVAL.

Eh! où est-il cet homme, mon sauveur, cet ami que je m'éconnaissais?

LE NOTAIRE.

Chassé de votre maison, il n'a osé pénétrer jusqu'à votre appartement, il m'attend dans la pièce qui précède.

BLAINVAL.

Il attend! lui, eh! que craint-il? je vole dans ses bras. (*Il sort.*)

SCENE XXVIII.

LE NOTAIRE.

OH ! combien l'exercice de mon ministere m'est précieux en ce moment! j'ai secondé pendant dix ans les bonnes intentions d'un serviteur fidèle, et par ses soins et les miens je vais voir succèder dans cette maison l'aisance à l'infortune.

SCENE XXIX.

LE NOTAIRE, BLAINVAL, GASPARD,

BLAINVAL, *tenant Gaspard dans ses bras.*

VIENS, mon chèr Gaspard, mon bienfaiteur, mon libérateur. Tu as été plus sage que moi, ta prévoyance me sauve: je te dois la vie. Dis-moi, homme estimable,

homme vertueux, que puis-je faire pour reconnaitre ton bienfait, pour réparer mes torts envers toi ?

GASPARD.

M'aimer et me conserver à votre service.

BLAINVAL.

Tu seras mon ami, mon père. Tu m'as créé une nouvelle fortune, tu la conserveras. (*Au notaire*). Et vous monsieur, le caractère d'homme public déja honorable par lui-même, l'est bien davantage, quand on l'exerce aussi dignement que vous le faites.

SCÈNE XXX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, CECILE.

CÉCILE, *prenant Blainval à l'écart.*

CHER Blainval, je m'empresse de vous annoncer que votre situation a changé, ne vous affligez plus.

BLAINVAL.

Ah ! madame j'en éprouve d'autant plus de joie que la votre va devenir plus heureuse.

CÉCILE.

C'est un événement auquel je ne m'attendais pas, mais la nouvelle que je viens d'en recevoir est positive. Je me trouve la plus proche héritière d'un oncle dont la fortune s'élève à plus de cinquante mille écus. Vous la partagerez avec moi; j'exige que vous m'abandonniez votre sort.

BLAINVAL.

Eh, c'est moi, madame, moi qui vous offre maintenant une fortune à peu près égale; je la dois à cet honnête homme.

CÉCILE.

Quoi! Gaspard...

BLAINVAL.

Oui, cet ancien serviteur de mon père, ce soutien de mon enfance, cet ami de son maitre, que j'ai injustement outragé, et qui me remet dans les mains une fortune qu'il a soustraite à l'égarement de ma tête. Je vous instruirai des détails de sa conduite. Réunissons nous dans votre appartement. Monsieur qui est notaire, va, si vous y consentez toujours, dresser l'acte de notre union. J'abjure mes folles idées : on ne doit envisager le terme de la vie que pour en employer utilement la durée. Mon calcul a été celui de l'homme isolé, célibataire; c'est un grand malheur que de n'exister que pour soi. Oui, malgré ses vains raisonnemens et ses terreurs chimériques, l'homme n'est véritablement heureux qu'environné d'une épouse estimable, d'enfans qui le chérissent, de serviteurs fidèles, et d'un notaire honnête homme.

FIN.